

Hommages

Françoise Héritier¹

J'ai peu connu, à vrai dire, Christian Geffray, contrairement aux autres participants à cet hommage, mais je l'ai beaucoup estimé.

Notre première rencontre date du temps de son premier terrain, qu'il effectua sous la direction de Claude Meillassoux et dont *Ni père ni mère* est le produit. Je l'ai vu à ce moment à deux reprises pour discuter sérieusement de ses thèses (auxquelles je ne souscrivais pas, même si j'admirais le travail de terrain et l'intelligence du propos), avant et après la publication de son livre. À la suite de son entrée à l'Institut de recherche pour le développement (ex-Orstom), il m'a fait signe de temps en temps, en me parlant de ses recherches. Mais je ne l'ai revu, physiquement, qu'une seule fois, il y a plus d'un an, chez des amis ayant des accointances avec le Brésil et plus largement avec l'Amérique latine. Il m'avait parlé alors longuement de ses travaux dans les milieux de production, ou plutôt du contrôle de la production et du marché de la drogue, dans des termes assez proches, je dois dire, des analyses que j'ai trouvées sous la plume de Philippe Bourgois, lequel travaillait dans les milieux de la vente du crack à New York, et dont la traduction française du livre vient de paraître². Cette « quête du respect » me paraissait être aussi la note dominante qui ressortissait du travail que faisait Christian Geffray, au Brésil et ailleurs.

Il me semblait, en tout cas, que l'ethnologie de Christian Geffray n'avait peur de rien, y compris des risques physiques ou psychologiques que l'on peut être amené à prendre. Que ce soit dans l'analyse de la cause des armes au Mozambique ou dans ce dernier travail sur les milieux de la drogue, Christian Geffray s'est aventuré sans crainte en terrain inconnu et dangereux.

J'en ai toujours conçu pour lui une grande estime et une grande admiration.

Mais cet homme discret et sage s'est lancé aussi dans d'autres terrains, sinon inconnus du moins encore mal balisés, et dangereux pour d'autres raisons, intellectuelles celles-là.

1. Également publié dans *L'Homme* (Paris, EHESS), oct.-déc. 2001, 160 : 7-10, sous le titre : Christian Geffray (1954-2001).
2. Philippe BOURGOIS, *En quête de respect*, Paris, Seuil, 2001 (Éd. originale : *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, New York, Cambridge University Press, 1996).

Ma présence ici peut étonner en ce sens. Car je n'appartiens pas à cette école originale qui veut recentrer anthropologie et psychanalyse sur un objet commun. Je n'ai pas trouvé jusqu'alors vraiment convaincants les divers essais qui visaient à faire se rencontrer les deux ordres de connaissance, où il s'agissait plutôt d'un débordement de l'un dans l'autre, d'une prise de contrôle éphémère, que d'une réelle interpénétration, à quelques exceptions près, du côté de l'anthropologie. De plus, qu'il s'agisse de sexualité, de définition de la personne, du sens des mythologies, il m'a semblé souvent que l'usage des connaissances psychanalytiques visait à trouver des clefs, des significations partielles, jamais de fournir un *entendement du tout* psychologique et social.

C'est donc ce terrain peu balisé jusqu'ici que Christian Geffray a eu l'audace de parcourir, de façon téméraire peut-être, mais à mes yeux efficace et probante, car il me semble être parvenu à travers une « anthropologie analytique » apparemment limitée à la valeur, à faire sentir que le double langage de la foi et du calcul organise effectivement la totalité du jeu social.

Dans *Trésors*, qu'il m'avait envoyé, il use de l'idiome lacanien pour rendre compte de quelques situations ethnologiques et historiques exemplaires, « compositions historiques singulières » de deux grandes structures discursives. Ce sont celles qui opposent les deux organisations irréductibles fondées l'une sur la foi, l'autre sur le calcul.

Mais encore faut-il ajouter que seul l'idiome lacanien me sépare de lui, même si je salue la réussite exemplaire de ce composé d'anthropologie et de psychanalyse pour rendre intelligibles des processus à la fois mentaux et sociaux. Car en fait, Christian Geffray réussit le mariage de la structure et de l'inconscient. Ce livre est *structuraliste* et sans doute son auteur le savait-il. Je retrouve dans son écriture la recherche des invariants qui est mon propre impératif de recherche. Il situe ces invariants dans des « structures discursives, par elles-mêmes anhistoriques et universelles » (*Trésors* : 12), que de mon côté j'accroche au socle dur partagé par toute l'humanité, des observations, besoins, affects et interrogations. Tous les peuples, dit-il, savent qu'ils vont mourir et sont également soucieux de leur dignité, c'est-à-dire conscients de la valeur subjective « même si les procédures capables de l'attester dans l'ordre symbolique sont différentes », et lie sans les confondre la foi, la parole et la confiance – ce risque absolu – d'un côté, et le calcul, qui s'accompagne de jouissance, de contrat et de doute, de l'autre.

Au-delà de ces oppositions fondamentales, dont il dresse la liste page 9 de l'Introduction de *Trésors*, il nous montre comment, structurellement,

le discours des exégètes scientifiques reproduit somme toute cette dualité essentielle : enchantement *vs* désenchantement de Max Weber, liens de dépendance personnelle *vs* travail salarié « libre » selon Karl Marx, économie du don *vs* économie de la marchandise, selon Marcel Mauss, holisme *vs* individualisme selon Louis Dumont, économie des biens symboliques *vs* économie des biens économiques selon Pierre Bourdieu.

Utiliser le langage des paires dualistes n'est sans doute pas suffisant pour qu'on puisse parler de structuralisme : la structure en effet est déjà dans les choses observées, et le dualisme des catégories binaires est du coup une propriété de toutes les langues qui ressortit selon moi, au premier chef, de l'opposition entre identique/différent qui est subsumée par le masculin et le féminin. Il n'est pas indifférent d'ailleurs que le jeu de la foi et du calcul s'inscrive fondamentalement dans l'irréductibilité de la différence.

De façon plus nette, le travail structural de Christian Geffray apparaît dans la mise en évidence d'équivalences au sein de cadres invariants. Ainsi, le cadre invariant qu'il dénomme « conforter la foi de tous en sa parole, au-dessus de la mort » est rempli de manière culturellement identique par l'ingestion, par leurs semblables, des cendres de valeureux Yanomami, la consommation par les Tupinamba des corps des captifs courageux, ou l'incorporation métaphorique par les chrétiens du corps du Christ sous la forme de l'hostie. Ou encore, le cadre invariant qui consiste à chercher ailleurs, dans la « loi du nom », « le nom de la loi », qu'il s'agisse du *hau* des Maori, des coquillages de la *kula*, ou du nom de Jésus. La loi du nom se garantit, dit-il, aux yeux de la conscience du nom de la loi.

La plupart de ces cadres invariants qu'il fait surgir sous nos yeux ont pour origine, selon lui, des pulsions universelles, c'est-à-dire qu'ils naissent de la mise en perspective d'une partie seulement de ce qui constitue pour moi le socle dur de l'expérience humaine, mais il s'agit en effet des mécanismes universels de mise en mouvement du jeu social, qu'il parle de la confiance limitée dans les autres mais à laquelle il faut bien se risquer (qui fait que les Yanomami offrent à boire à leurs visiteurs « en disant “pan” »), ou bien des mécanismes du refoulement et de l'intériorisation d'ordres comminatoires qui ne peuvent jouer à plein que dans l'endoctrinement de l'enfant dans sa culture comme nous le montrent trois exemples : celui *a contrario* d'Helena Valero, l'étrangère qui doute de la sacralité du traitement de cendres humaines qui vont être digérées et déféquées, ce à quoi Fousiwé répond : « Qu'on ne t'entende jamais dire cela ! » (*Trésors* : 162), l'exemple de Ranapiri qui ne juge pas

nécessaire d'en dire plus à l'ethnologue sur le *hau* (« Cela suffit comme cela »), ou le jugement péremptoire du père chrétien à son fils sur les raisons pour lesquelles il convient d'aimer son prochain (parce que Jésus l'a dit).

Nous ne sommes pas en présence de rapprochements gratuits. Ce sont effectivement des traits structuraux.

Toutes les démonstrations des quatre études anthropologiques qui accompagnent et justifient le texte théorique sont remarquables. J'en retiens particulièrement ici « Les noms de la loi et le sacré. À propos du *hau* – M. Mauss, M. Sahlins... ».

La question posée est : qu'est-ce qui engage l'objet lui-même ? Christian Geffray met là encore en évidence un cadre majeur invariant, doublé d'une forme quasiment universelle de dualité dans l'expression, d'équivoque sémantique. Le cadre invariant réunit aussi bien les formes multiples du *hau* qu'il énumère que ce que nous appelons dans notre langue Providence (ou peut-être aussi « grâce », ajouterai-je). Providence est l'équivalent le plus juste qu'il ait trouvé pour dire la signification duelle du *hau* : l'objet lui-même et « cela » dont il procède, que Marshall Sahlins voyait comme le profit, le croît, donc du côté du calcul, là où Marcel Mauss le voyait du côté de l'âme et de la foi. Mais Providence comme *hau* est double.

Cette nécessité inconsciente qu'il fallait situer, cette pensée qui oblige, c'est la nature du *hau*. Tout manquement à ses exigences est déshonneur et met en jeu la figure du dépit amoureux. Le *hau* devient ainsi le « nom donné à la loi qui garantit la parole » donnée (*Trésors* : 159), et aussi ce qui fait que les objets investis ne sauraient mentir.

Ainsi, le nom de la loi fait-il irruption au lieu où doit s'abolir le doute, et plus loin encore, écrit-il, le *hau* est alors le nom donné à la fonction symbolique elle-même pourvu que l'on admette, avec la psychanalyse, qu'une telle fonction n'a pas d'existence indépendante de sa nomination même. Le nom est le point de butée où se noue la nécessité de faire confiance à l'autre, à sa parole, à ses dispositions et c'est ainsi le lieu d'une dette infiniment insolvable.

J'ai en effet admis, avec lui et avec la psychanalyse (mais aussi sans elle), que la fonction symbolique n'a pas d'existence indépendante de sa nomination même. Mais je suis redevable à Christian Geffray du plaisir d'en lire des démonstrations tranquilles, rigoureuses, simples et subtiles, avec un ton particulier, paisible, proprement socratique, et un nombre inaccoutumé de phrases qui restent durablement dans l'esprit, par la force de leur

vérité : « Ce qui est précieux ne circule pas, et ce qui circule n'est pas précieux » (*ibid.* : 141), « la loi du nom [...] se garanti[t] aux yeux de la conscience [...] du nom de la loi » (*ibid.* : 164)...

Merci à Christian Geffray de s'être consacré à cette entreprise considérable de liaison des lectures anthropologiques et analytiques pour nous faire entendre à la fois la complexité et la simplicité du social. Merci d'avoir été notre ami à tous. Merci d'avoir existé.

Hommages

Moustapha Safouan

Je vais essayer de dire quel sociologue représente pour moi Christian Geffray et quelle portée je vois à son dernier ouvrage *Trésors*, mais je le ferai juste dans la mesure qui suffit pour évaluer notre perte.

J'ai eu la chance de faire la connaissance de Christian Geffray en 1990, à la suite de la publication de son livre *Ni père ni mère*. Ce livre m'a paru montrer très clairement que, si je puis dire, les noms de la parenté ne sont pas des désignations que les membres de la société s'accordent mais ces nominations instituent des places où, en vertu du nom qui lui est transmis, tout un chacun se trouve mis sans être consulté ; et à ce titre ils constituent une première chaîne symbolique que nul n'est libre de modifier, ou en tout cas que chacun doit assumer sous peine de perdre son identité, c'est-à-dire sous peine de perdre ce en vertu de quoi il peut se faire reconnaître et être reconnu par autrui. Cette thèse suppose la priorité du symbolique par rapport à la société, la priorité au sens de la préséance, il ne s'agit pas d'une priorité chronologique : le symbole en quelque sorte n'est pas simplement l'instrument grâce auquel la société prend conscience d'elle-même, le symbole fait la société. Il lui donne sa structure. Et la même thèse implique aussi ceci, à savoir la priorité de la société par rapport à l'individu et c'est au fond cette préséance, ou cette priorité, que Christian Geffray soutient fermement dans son livre qui a paru à peu près à la même période, la même année, que son livre sur la guerre civile au Mozambique.

Dans ce dernier livre, Christian Geffray adresse une critique pénétrante à ce qu'on peut appeler le mythe suicidaire des révolutions dites marxistes, je veux dire le mythe de l'homme nouveau qu'on s'entête à réaliser comme si les hommes, les femmes, les vieillards et les jeunes n'étaient pas déjà organisés et des sujets de l'histoire dans une réalité sociale qu'on ne peut méconnaître sans aller à l'échec. C'est une critique en somme qui rappelle déjà la critique adressée par Marcel Mauss en son temps au communisme soviétique. Jusque-là nous avons affaire à un sociologue structuraliste, oui, mais c'est un structuraliste si je peux dire, attentif à la pratique des hommes et qui de ce fait n'évite pas la question de savoir pourquoi la constitution des systèmes symboliques donne lieu au pulsionnel, au sacré, à la violence, bref à l'irrationnel. Et de fait *Trésors* constitue, si je puis dire, son premier pas dans l'exploration de ce dernier

champ. C'est ici le lieu de remarquer que si la théorie psychanalytique de Lacan a été qualifiée de structuraliste, c'est un structuralisme qui accomplit le tour de force qui consiste à déduire le pulsionnel de la structure. Puisque selon cette théorie, ce qu'on peut appeler la pathologie universelle part de ce fait que pour se satisfaire, le besoin doit passer par le défilé de la demande et de ce fait celle-ci, la demande, se dédouble entre la demande comme demande d'amour et la demande comme, si je puis dire, demande de la lune, c'est-à-dire désir.

Par là, s'introduit la notion de la valeur ; tout ce que tu me donnes ne vaut que comme signe d'amour et ne vaut rien du tout en regard de ce que je désire. Et de fait, la question que Christian Geffray aborde dans *Trésors* est bien celle de la différence entre une parole ayant une valeur telle que le sujet lui garde sa fidélité, fût-ce au prix de sa vie, et une parole qui est simplement mise au service de l'intérêt que nous avons pour les biens, la vie étant, bien entendu, le premier bien. Ce qui fait le caractère sociologique de cette thèse de Christian Geffray, c'est le fait que ces deux modalités de la parole correspondent à deux dimensions de l'économie qui se retrouvent dans toute société humaine et que les sociologues d'ailleurs n'ont pas manqué bien sûr de repérer tout en leur donnant des noms différents : économie de dons, économie marchande, alliance, contrat, travail dépendant, travail libre – c'est-à-dire salarié –, etc. Ce qui fait l'originalité de l'approche sociologique de Christian Geffray, c'est d'envisager ces deux variantes de l'économie comme deux pratiques différentes de la parole qui correspondent à deux modes de l'organisation du discours, celui-ci étant conçu comme lien social à la suite de Lacan.

C'est ainsi que l'étude que nous lisons dans le premier chapitre sur les Amérindiens, les Yanomami, nous conduit à assigner l'efficacité du discours, c'est-à-dire ce en quoi le discours agit sur autrui, à la mort en tant que la société en fait l'enjeu auquel elle suspend sa croyance à la parole.

Je laisse à un autre moment l'étude des thèses passionnantes de Christian Geffray concernant le don, le *hau*, et surtout, comme on dit, *last but not least*, le sacré.

Ce à quoi je veux en venir c'est ceci : *Totem et tabou*¹ était un ouvrage fait par un psychanalyste bien au fait des avancées anthropologiques de son époque, ce que nous avons perdu avec Christian Geffray, c'est la possibilité d'un ouvrage comparable écrit par un sociologue bien au fait des avancées de la psychanalyse. C'est dire toute notre perte.

1. Sigmund FREUD, *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, Paris, Gallimard (collection Connaissance de l'inconscient), 1993 [1912-1913].

Hommages

Claude Meillassoux¹

J'ai écouté tous ces éloges avec beaucoup de plaisir étant donné que Christian Geffray a été mon ami pendant très longtemps, et c'est cette amitié que je vais essayer de relater sans trop m'y attarder.

Bien que Christian Geffray soit loin d'être une personne ordinaire, nous nous sommes connus dans les circonstances professionnelles les plus banales. Lassé de l'anthropologie conventionnelle, il vint me rendre visite un jour sur les conseils de Michel Samuel, un ami que j'ai toujours apprécié comme un collègue averti et imaginatif.

Je trouvais en effet chez Christian Geffray un interlocuteur ouvert, prêt à emprunter de nouvelles voies. Dès les premières années de notre fréquentation, il trouva (toujours grâce à Michel Samuel) un terrain de recherche au Mozambique. Les autorités du Frelimo, qui venaient d'accéder à l'indépendance, lui proposèrent d'étudier une population dite matrilineaire, connue sous le nom de Makhuwa.

Je le rejoignis à Maputo, pour travailler avec lui sur les matériaux qu'il avait collectés selon des normes exemplaires. Je le trouvais cependant déçu par l'échec de ses efforts pour décrire de façon satisfaisante l'organisation parentale des Makhuwa en se fondant sur l'ethnographie conventionnelle. On décida donc, en raison de la qualité de ses matériaux, de tenter une expérience : abandonner le substrat génésique (ou biologique) de la parenté et articuler celle-ci au long des circuits sociaux du travail et des échanges alimentaires dont il avait attentivement repéré la configuration. Pour traduire les connexions sociales les plus proches, on convint également de renoncer à l'usage de nos propres termes de parenté (ceux de père, de mère, de sœur, etc.), puisque ces termes charriaient implicitement une théorie biologique de cette parenté, ainsi que les idéologies qui l'accompagnent. C'était un exercice difficile, qui mena Christian Geffray au-delà de ce que j'imaginai, nous engagea dans une amitié ininterrompue qui dura près de dix ans. Son premier livre, *Ni père ni mère*, a installé une nouvelle voie de recherche dans un domaine parental rénové et enrichi.

1. Également publié dans le *Journal des Anthropologues* (Paris, AFA), 2001, 87 : 219-221, sous le titre : Hommage à Christian Geffray.

Ce travail est en voie de devenir, je crois, un modèle d'analyse anthropologique. Le prochain ouvrage sur une autre population matrilineaire qui s'est inspiré de sa démarche, le travail de Jean-Luc Paul² sur les Luguru, en témoigne.

Si Christian Geffray est un homme réservé, circonspect et courageux, c'est-à-dire le contraire d'une tête brûlée, il n'a jamais refusé de s'aventurer sur les terrains les plus brûlants.

Au Mozambique, après la lutte révolutionnaire menée par Samora Machel, la situation militaire commença à se dégrader. Dans un contexte impliquant une forte riposte colonialiste, Christian Geffray accepta néanmoins d'aller enquêter sur une expérience, pas très heureuse d'ailleurs, menée par le Frelimo (le parti indépendantiste) au pouvoir dans les campagnes : l'édification de villages communautaires. Son terrain se situait dans une région menacée où les périls étaient certains. Il en tira un ouvrage peu commun, *La cause des armes*, qui reste un classique de ce qui est devenu, hélas !, dans l'Afrique contemporaine un lieu commun : les guerres de reconquête impérialistes. L'illustration aussi de la manière dont la guerre injecte non seulement la misère, mais le mensonge dans tout ce qui tombe à sa portée.

Jamais depuis lors, il ne choisit un terrain sans danger. Ayant quitté le Mozambique pour le Brésil, il décida de travailler en Amazonie, dans cette zone gouvernée par les grands propriétaires fonciers. Ceux-ci attiraient jusque dans leur domaine des migrants venus du Centre brésilien. Ils les exploitaient en toute impunité, parfois à mort en les exécutant à la fin de leur engagement. Connaître de ces horreurs criminelles et les dénoncer exposaient Christian Geffray à des représailles. Une situation qu'il assumait sans que l'on n'ait jamais su les craintes qu'il en ressentait.

Enfin, une de ses dernières enquêtes brésiliennes, également dangereuse, portait sur le trafic frontalier de drogue et de marchandises de contrebandes.

Sur le fil de cette anthropologie fatale, Christian Geffray fréquentait-il la mort de trop près ?

Son dernier ouvrage, *Trésors*, est l'édification d'un monument à la fois ambitieux et fragile. Dans presque tous les cas analysés, la valeur touche à l'extrême lorsqu'elle y frôle la mort. Et cette dernière est là, toujours présente. L'ombre de cette ultime demeure, à la fois forte et scabreuse,

2. Jean-Luc PAUL, *Anthropologie historique des Hautes Terres de Tanzanie orientale. Stratégies de peuplement et reproduction sociale chez les Luguru matrilineaires*, Paris, Karthala, 2003.

atteint des régions désormais peut-être incontournables. Ce legs, ce trésor, qu'on le veuille ou non, nous apostrophe, certes comme un testament éblouissant mais aussi angoissant. Et sur ce terrain qu'il a choisi au moment de disparaître, il est possible que ni Christian Geffray ni nous-mêmes ne reposions désormais en paix.

À ce legs intellectuel qui retient naturellement l'attention de nous autres chercheurs, Christian Geffray a ajouté une espérance encore plus précieuse, surtout pour Pascale Quérouil, celle que porte Raphaël, dont la maturité est déjà perceptible et qui sait déjà épauler sa maman en ces instants douloureux... et qui saura, je crois, plus tard, mieux encore que nous, évaluer avec justesse l'œuvre de son père.